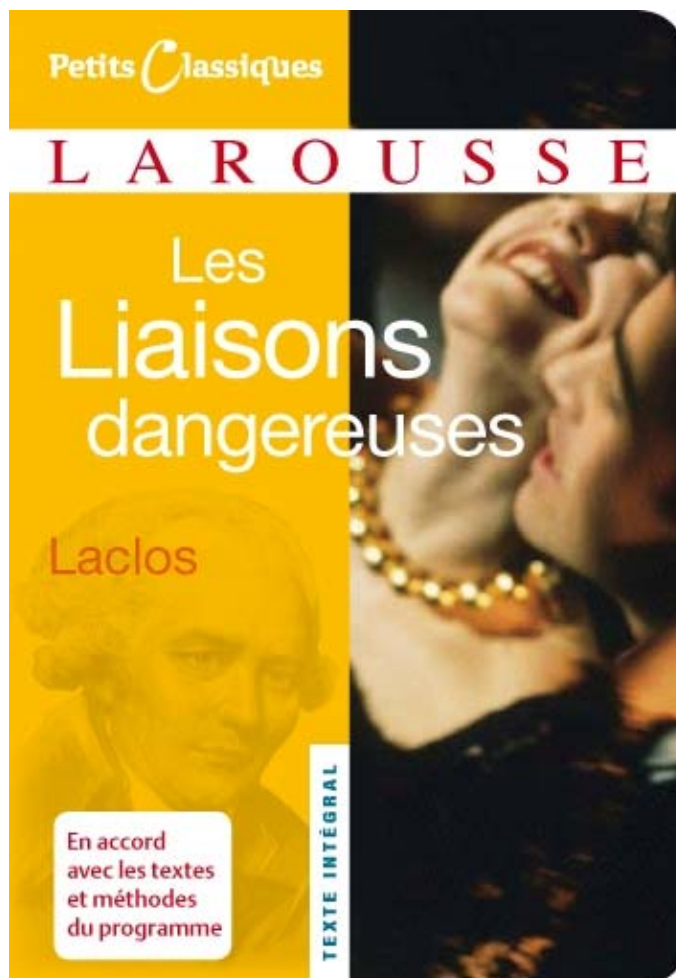


Petits Classiques

L A R O U S S E

Les Liaisons dangereuses de Laclos

Vers le bac : à l'écrit
Par Violaine Géraud



Vers le bac

À l'écrit

Étude d'un mouvement littéraire et culturel du XVIII^e siècle : le roman libertin.

Texte 1 : La lettre incluse dans la lettre 1.

Texte 2 : Crébillon fils, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, pages 137-139.

Texte 3 : Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, lignes 4140-4183.

Texte 4 : Vivant Denon, *Point de lendemain*, pages 1309-1310.

a. Question préliminaire (sur 4 points)

Comment l'amour est-il représenté dans les quatre textes ?

C'est justement la représentation de l'amour qui vient distinguer le roman libertin : il focalise l'action sur l'érotisme et la sexualité au lieu de donner libre cours aux grands sentiments. Il traite l'amour comme une mystification permettant d'assouvir ses désirs. Il détruit le mythe de l'amour fidèle et susceptible de durer toujours. Il se fonde sur la loi de la nature (lettre enchâssée dans la lettre 141 des *Liaisons dangereuses*, fable de la Gaine et du Coutelet chez Diderot) pour défendre l'inconstance il confine par conséquent au cynisme. Il en va ainsi de la « leçon » que Versac prodigue à Meilcour, héros des *Égarements du cœur et de l'esprit* : « Il vaut mieux (...) prendre les erreurs de son siècle, ou du moins d'y plier que d'y montrer des vertus qui y seraient étrangères. »

D'autre part, l'accent est mis sur la sensualité, surtout exaltée dans le texte de Vivant Denon. On suit en effet « l'initiation » du héros narrateur, traversant des lieux enchanteurs jusqu'à ce qu'il trouve enfin la « reine » avec laquelle vivre la plénitude absolument parfaite de l'instant. C'est en effet le rapport au temps qui change avec le libertinage. Au lieu que l'amour rime avec toujours, il affirme désormais « point de lendemain ». Dans le texte de Crébillon, la mise en parallèle de l'amour né de l'habitude (selon un processus que Stendhal, dans *De l'amour* nommera « cristallisation ») et de l'amour-goût né instantanément manifeste clairement ce changement de temporalité amoureuse : « Une femme admire, s'étonne, s'enchant, et parce qu'elle se refuse à la réflexion, croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le temps. » Quant à la fable de

Diderot, elle est destinée à remettre en question la morale sexuelle judéo-chrétienne, remise en cause que l'on trouve aussi chez ce même auteur dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, ouvrage dans lequel la liberté sexuelle des Tahitiens est glorifiée, comme étant plus conforme aux lois de la nature. L'inconstance est donc naturelle, tandis que la constance amoureuse peut passer pour être contre-nature. On peut aussi dans cette perspective citer l'attaque de la lettre enchâssée des *Liaisons dangereuses* : « On s'ennuie de tout, mon Ange, c'est une loi de la Nature. » Du reste, dans cette lettre écrite pour tuer, la thématique du rapport au temps est récurrente : « Si donc je m'ennuie aujourd'hui... quatre mortels mois... que l'un ait fini en même temps que l'autre... depuis quelque temps... » L'amour n'est plus qu'un plaisir fugitif. Il ne peut plus prétendre à l'éternité qui en faisait comme un reflet de l'amour de Dieu. L'amour-goût a remplacé l'amour-passion.

Sujet 1. Commentaire.

● Vous ferez le commentaire de la lettre incluse dans la lettre 141.

Pour saisir l'impact de cette lettre qui va précipiter le dénouement et blesser à mort Mme de Tourvel, il faut rappeler qu'elle est écrite par Mme de Merteuil, sans doute secrètement amoureuse de Valmont. Elle est incluse dans une lettre qu'adresse Mme de Merteuil au Vicomte pour lui rappeler les principes qu'ils se doivent de respecter, l'anti-morale à laquelle ils se sont assujettis. Pour sauver la face, Valmont enverra cette lettre à Mme de Tourvel, malgré la passion qu'il ressent pour elle. Ensuite, dans le duel qui l'opposera à Danceny, il choisira la mort. Cette lettre est donc un coup de poignard. Son impact est terrible, alors qu'elle emprunte un ton apparemment léger et badin. C'est la fausse désinvolture de la lettre de la lettre que nous étudierons avant d'en mettre au jour la véritable cruauté.

I. Une feinte désinvolture

II. Une cruauté insigne

III. Le libertinage, dans son rapport à autrui et dans son rapport au temps

I. Une feinte désinvolture

a) Un refrain de chanson

C'est surtout le refrain qui, en donnant à cette lettre l'apparence d'une chanson, lui donne une visible gaieté, une feinte badinerie : « ce n'est pas ma faute » vient clore chaque court paragraphe composant la lettre. Il forme une antienne à la fois amusante, mais aussi lancinante. Or ce refrain insiste sur l'irresponsabilité de l'épistolier, qui a bonne conscience parce qu'il respecte une « Loi de la nature ». Rien de grave, apparemment.

b) Les procédés de dédramatisation

L'appellatif « mon Ange », au début et à la fin de la lettre, lui confère une fausse douceur mièvre et mielleuse. Il faut savoir que cet appellatif n'est de mise qu'entre amants, au XVIII^e siècle. Cet appellatif vise à maintenir un ton enjoué et faussement tendre. Le mot « aventure » du deuxième paragraphe a également pour finalité de ramener l'histoire entre Valmont et Mme de Tourvel à une histoire légère, sans lendemain.

c) L'amour en jeu

La fin de la lettre – l'invite à prendre un autre amant – transforme l'aventure amoureuse vécue en histoire purement galante, en aventure sexuelle, en pur libertinage : « Choisis un autre Amant comme j'ai fait une autre Maîtresse. » Par sa symétrie, cette phrase injonctive fait de l'amour un jeu enfantin. Les majuscules affectant « Amant » et « Maîtresse » sont ironiques : ces termes désignent moins des êtres uniques que de simples rôles théâtraux interchangeables. L'amour se réduit aux limites d'une relation sexuelle dédramatisée, vidée de tout contenu sentimental.

II. Une cruauté insigne

a) L'abjection de l'autre

Cette lettre est d'une extraordinaire perfidie et elle cherche à priver le destinataire de son honneur. Ainsi, elle présente comme un simple « exemple » destiné à illustrer une thèse, le pire reproche qu'elle fait, de manière injuste, à Mme de Tourvel. Valmont, en devenant l'épistolier, relie sa propre inconstance au manque de vertu de Mme de Tourvel, dans le troisième paragraphe. Quand on connaît la force de la vertu de Mme de Tourvel, combien elle a lutté contre ses sentiments naissants, on mesure quelle est la cruauté de la comparaison d'égalité qu'établit la phrase hypothétique suivante : « Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu... » En même temps qu'il se déleste de tout sentiment de culpabilité, il en charge ainsi la destinataire.

b) La mise à mort

Autre flèche décochée à l'adresse de l'amoureuse Mme de Tourvel, Valmont se prétend déjà épris d'une autre femme : « je t'ai trompée », « Aujourd'hui une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. » On notera la force de l'adverbe « éperdument », et on relèvera le verbe « sacrifie » qui est à prendre en fait à son sens plein. Nous assistons à un sacrifice, à une mise à mort. L'adjectif « mortels » du deuxième paragraphe doit être relevé : c'est certes une hyperbole des plus convenus pour dire l'ennui, mais c'est aussi l'annonce lucide du crime que Mme de Merteuil a conscience de commettre par l'entremise de Valmont.

c) Le sadisme

L'épistolier rejette sur la destinataire sa propre cruauté (dont il ose lui faire reproche) par la violence de l'oxymore « ton impitoyable tendresse ». Il ose aussi lui reprocher son « obstination ». Il va jusqu'à devancer ses reproches : « Je sens bien que voilà une belle occasion de crier au parjure. » La lettre est donc aussi d'une redoutable habileté dans l'art de faire mal : elle annonce le sadisme.

III. Le libertinage

a) L'inconstance, Loi de la nature

Cette Loi est posée d'emblée, dès le premier paragraphe, et elle justifie l'inconstance. Du reste, entre le principe donné comme fondateur dans le premier paragraphe et la décision de rompre « une aventure qui m'a occupé depuis quatre mortels mois », on notera la présence de « donc » qui marque la relation logique de cause à effet. De même l'expression « Il suit de là », ou la relation d'égalité faite entre le temps de la résistance de la vertu et celui de l'amour mettent à nu des mécanismes logiques qui justifient l'inconstance. On notera l'ironie de la phrase : « la Nature n'a accordé aux hommes que la constance. »

b) La relation à autrui

La jouissance du libertin n'est pas seulement celle de la sexualité : il prend plaisir à dominer et on le voit ici à humilier son partenaire. Il n'est pas lié à lui par des sentiments d'amour ni même de respect. L'absolue insensibilité, l'absence totale de compassion fonde le comportement libéré qui trouvera sa meilleure expression chez Sade.

c) La relation au temps

Le texte insiste sur le rapport au temps du libertinage amoureux. L'inconstance est le contraire de la pérennité : elle enferme la relation dans le moment qui par définition ne dure pas : « Il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. »

Conclusion

Cette lettre est capitale : elle fait entrer notre roman dans la tragédie. Valmont acceptera d'envoyer cette lettre à Mme de Tourvel : a-t-il bien mesuré sa cruauté ? Ce n'est pas certain. Cette lettre ne peut être écrite, tant elle est violente, que par une femme follement jalouse. Elle révèle les sentiments que ressent en fait en secret Mme de Merteuil pour Valmont. Elle montre aussi que le libertinage n'est pas seulement une liberté sexuelle, c'est aussi une interdiction d'être amoureux. Le roué ne doit jamais céder à ses affects. De ce fait, il se retrouve terriblement asservi.

Sujet 2. Dissertation.

« Par leurs deux personnages significatifs, *Les Liaisons dangereuses* sont une mythologie de la volonté ; et leur mélange permanent de volonté et de sexualité est leur plus puissant moyen d'action. »

Préface d'André Malraux, 1939.

● **Vous vous demanderez si ce n'est pas ce « mélange permanent de volonté et de sexualité » qui fait des *Liaisons* un roman libertin.**

Dans une préface demeurée célèbre et datée de 1939, André Malraux cherche à définir cette œuvre singulière, unique dans la vie de son auteur comme dans la littérature française, que sont *Les Liaisons dangereuses*. Fasciné par les deux roués qui dominent la correspondance en imposant aux autres personnages leur supérieure volonté de pouvoir, André Malraux constate que « par leurs deux personnages significatifs, *Les Liaisons dangereuses* sont une mythologie de la volonté ». C'est d'abord à cette première définition que nous nous intéresserons ; nous verrons d'abord en quoi la volonté accède au statut de « mythologie » dans ce singulier roman par lettres. La « volonté » est donc absolument cruciale dans l'œuvre qu'elle fait avancer, dont elle est un moteur au moins autant que l'érotisme : « leur mélange permanent de volonté et de sexualité est leur plus puissant moyen d'action ». Or, ce « mélange permanent » définit-il seulement *Les Liaisons* ? Il pourrait aussi définir le genre que ce texte accomplit, c'est-à-dire, le roman libertin, à condition de s'interroger sur ce vers quoi tend la « volonté » dans le roman libertin.

I. *Les Liaisons* comme « mythologie de la volonté »

II. Vers quoi tend la volonté dans *Les Liaisons* ?

III. La volonté, comme concept définitoire du roman libertin

I. *Les Liaisons* comme « mythologie de la volonté »

a) Mme de Merteuil et la volonté

C'est sans doute la marquise qui manifeste avec le plus d'éclat sa volonté, forgée par l'éducation qu'elle s'est à elle-même donnée et qu'elle relate dans sa longue lettre autobiographique, la lettre 81. Dans cette lettre adressée à Valmont, la marquise de Merteuil veut lui montrer combien elle le surpasse : « Et qu'avez-vous fait que je n'ai surpassé mille fois ? » Il faut dire que la société pardonne le

libertinage masculin et condamne violemment, par l'ostracisme, toute faiblesse féminine. La marquise doit donc être d'une parfaite prudence ; elle ne peut vivre ses désirs que sous le masque de la vertu. Pour se forger un caractère supérieur, la marquise raconte « avoir porté le zèle jusqu'à (se) su prendre, sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai quelquefois si étonné. » La marquise s'est aussi et surtout imposé de conquérir le savoir, capable de libérer l'intelligence.

b) Valmont et la volonté

Lorsque Valmont veut conquérir une femme, rien ne l'arrête. Sa volonté est extrême et inébranlable, et elle est celle du conquérant. C'est pourquoi il n'accorde de prix qu'aux plus difficiles de ses conquêtes. Plus la citadelle semble imprenable, plus elle mobilise la volonté du séducteur, car plus la victoire sur elle aura de prix. Mme de Tourvel est véritablement vertueuse. Sa conquête va mobiliser toute l'énergie de Valmont en villégiature chez sa tante, Mme de Rosemonde, qui accueille aussi la Présidente de Tourvel en l'absence de son mari. C'est la difficulté de mener à bien la séduction de la « céleste dévote » qu'allègue Valmont pour refuser la tâche pour lui trop facile que veut lui imposer Mme de Merteuil : déniaiser Cécile, parce qu'elle va épouser l'un de ses anciens amants dont elle veut ainsi se venger. Valmont justifie en outre dans la lettre 23 le fait de ne pas avoir profité d'un moment de faiblesse de Mme de Tourvel : « Quelle est notre faiblesse ? Quel est l'empire des circonstances, si moi-même, oubliant mes projets, j'ai risqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite... » C'est bien la volonté de combattre qui l'anime et qui relie le libertinage (ne serait-ce que par son vocabulaire guerrier) aux valeurs aristocratiques.

c) Que faut-il entendre par « mythologie de la volonté » ?

Ainsi est-ce bien par ses deux personnages principaux que *Les Liaisons* mettent la volonté au centre de l'action romanesque. Nos deux roués racontent bien moins le plaisir sexuel qu'ils prennent (lequel occupe assez peu d'espace textuel dans le roman) que les stratégies complexes qu'ils mettent en place pour conquérir un objet sexuel. En fait, c'est la volonté qui devient jouissance, une jouissance supérieure à celle que donne la sexualité. Le terme de « mythologie » choisi par Malraux signale que si ce roman est devenu un mythe, ce n'est certes pas parce qu'ils relate des épisodes scabreux, comme ceux qui ont lieu dans la petite maison de Mme de Merteuil, mais c'est parce qu'il montre des volontés de puissance dans leur triomphe. Un triomphe au demeurant précaire.

II. Vers quoi tend la volonté dans *Les Liaisons* ?

a) Le sentiment assimilé à la faiblesse

Tout au long du roman, jusqu'au déclenchement de la tragédie qui mène au dénouement, les roués manifestent leur volonté, notamment en refusant toute faiblesse. Or qu'est-ce qu'être faible, pour un roué ? C'est donner à autrui du pouvoir, c'est s'avouer son obligé, c'est accepter d'en dépendre. C'est en somme la dépendance sentimentale que rejettent les roués. Le pacte qu'ils ont ensemble conclu les empêche par conséquent de devenir amoureux. Et c'est parce qu'il déroge à cette règle que Valmont, pris en défaut par Mme de Merteuil, sera contraint, pour rétablir son honneur de roué, de montrer sa volonté en envoyant la lettre enchâssée dans la lettre 141. L'amour est en effet incompatible avec la morale de la volonté qui s'impose catégoriquement au roué.

b) La jouissance dans la volonté

La volonté n'est pas seulement un impératif moral pour le roué. On peut se demander si elle n'est pas aussi un mode de jouissance. Le libertin, chez Laclos du moins, ne paraît pas extrêmement sensuel. Il ne se complaît pas comme le narrateur de *Point de lendemain* de Vivant Denon à énumérer par des descriptions fleuries tout ce qui flatte le regard et amollit les sens pour mieux préparer à la jouissance amoureuse. L'essentiel de ce que les roués épistoliers nous dépeignent, ce sont leurs stratégies, la manière dont ils gouvernent les apparences, l'art avec lequel ils inventent des plans pour s'emparer, à force de volonté, d'être plus faibles qu'eux. Ils jouissent de dominer les autres, et de leur inspirer des sentiments qu'eux-mêmes s'empêchent, par leur souveraine volonté, de ressentir. L'amour est pour eux la défaite de la volonté. La volonté infinie de dominer la conscience de celui ou de celle qu'il transforment en proie leur fait croire qu'ils sont tout-puissants.

c) Volonté et emprise

Les psychanalyses nomment « emprise » cette volonté jouissive de s'emparer de la conscience de l'autre. C'est une perversion, dans la mesure où cela ne mène pas à un partage érotique, mais à une humiliation. La lettre enchâssée dans la lettre 141, par son infinie cruauté que déguise un ton badin, montre cette cruauté. L'emprise est le contraire de la compassion. Le libertinage, tel que le conçoivent les roués de Laclos, est anti-humaniste. En cela il préfigure Sade et l'abjection de l'objet sexuel.

III. La volonté, comme concept définitoire du roman libertin

a) La volonté de jouir

Au demeurant, la volonté n'est pas seulement l'apanage de Laclos et de Sade. Sans doute est-elle définitoire du roman libertin du XVIII^e siècle. Au XVIII^e siècle, les préjugés liés à l'emprise de la religion se dissolvent. Ceux qui remettent en cause les dogmes de la religion s'interrogent aussi sur le bien-fondé d'une morale sexuelle trop répressive et donc anti-naturelle. Diderot, dans *Jacques le*

fataliste, comme dans *Le Supplément au voyage de Bougainville* ou encore dans *Les Bijoux indiscrets* s'interroge sur la répression de la sexualité qu'il juge incompatible avec la propagation de l'espèce humaine. De même Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, note-t-il que le célibat des prêtres participe à la dépopulation de la planète. La volonté de jouir est donnée comme étant naturelle dans tous les romans libertins du siècle des Lumières.

b) La volonté d'être libre

Et cette volonté de jouir est indissociable de celle d'être libre. Il faut revenir à l'étymologie du mot « libertin », qui désigne un affranchi. En s'affranchissant des dogmes religieux, en devenant libre de lui-même, le libertin n'a plus de raison de rejeter les plaisirs. Jouir est donc pour lui un acte de liberté. C'est ainsi que le libertin désigne d'abord, au XVII^e siècle, un libre-penseur, avant de désigner, à partir du XVIII^e siècle, un débauché.

c) L'asservissement de l'objet désiré

Mais cette liberté du libertin ne va pas toujours de pair avec celle de l'objet sexuel qu'il poursuit. En fait, l'érotisme engendre le plus souvent, dans les romans libertins du siècle des Lumières, l'inégalité, le rapport de force. La société est encore extrêmement inégalitaire quant aux deux sexes, masculin et féminin. Une femme libre, dite parfois « femme philosophe », notamment dans les romans de Crébillon-fils, est discréditée. Mme de Merteuil, lorsqu'elle est découverte, est affreusement conspuée. Elle est alors socialement morte. En revanche, les hommes qui, tel Prévan, conquièrent dans une seule soirée trois femmes différentes, sont glorifiés. La pauvre Mme de Tourvel ne peut que mourir, après avoir perdu sa vertu pour un homme tel Valmont. En fait, la relation amoureuse n'est jamais apaisée dans le roman libertin. Et quoique les roués refusent d'aimer, ils aiment. Leur volonté est donc mise en échec. Même Mme de Merteuil, la plus volontaire des libertines, s'avoue un moment vaincue dans la lettre 228 adressée à Valmont : « Je brûlais de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi. »

Conclusion

Si les *Liaisons dangereuses* sont une mythologie de la volonté, ce qui en fait un roman libertin, elles mènent paradoxalement à l'anéantissement de cette volonté dans l'amour. Les deux roués, bien qu'ils en aient, tombent follement amoureux, Mme de Merteuil de Valmont, et Valmont, de Mme de Tourvel. La mythologie de la volonté est donc aussi une mythologie de la passion amoureuse. Le libertinage est dénoncé comme étant une impasse, et il ne faut pas rejeter comme mensonger le désir qu'affirmait l'auteur d'avoir voulu faire une œuvre morale.

Sujet 3. Écriture d'invention.

- **Inventez la suite du texte 4 en restant au plus près du style de Vivant Denon.**

Pour rédiger la suite du texte de Vivant Denon, l'élève devra se mettre à la place du narrateur masculin. Il devra utiliser les temps du récit (passé simple pour les actions de premier plan et imparfait pour l'arrière-plan et la description). Il devra enfin rester en conformité avec l'éthique libertine : pas de sentimentalité autre feinte (on ne parle de sentiment sans y croire et par simple politesse). L'amour ne cherche pas la constance, mais la jouissance. Attention, chez Vivant Denon, l'amoureuse n'est pas méprisée parce qu'elle cède. La jouissance est donc plus égalitaire et plus heureuse que chez Laclos.